

Le modèle de ville que cet article se propose de présenter n'existe nulle part (comme l'indique l'étymologie du néologisme gréco-latin *utopia* : ou *topos*). Cette ville est le fruit de l'imagination mais qui s'inspire de différents modèles ayant existé ou non. Le fait qu'elle soit qualifiée d'utopique ne doit en aucun cas lui donner un statut du rêve inatteignable. Comme l'affirme le philosophe T. Paquot, il existe deux formes d'utopiste « *les doux rêveurs* » et les « *réformateurs sociaux totalement dévoués à leur ambition d'établir une autre société* » (2007, p. 5). La perspective que nous conduisons s'inscrit complètement dans la seconde acception du mot. Les « *utopies ne sont que des vérités prématurées* » indiquait A. de Lamartine montrant ainsi la force des utopies pour construire un autre demain.

L'utopie présente un intérêt majeur : celui de la possibilité de rêver, de se projeter pour une humanité qui est sans doute en ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle a un tournant de son histoire. Pour le philosophe et théologien Henri Desroche (1976) l'intention de créer une utopie représente déjà une irréversible avancée existentielle. « *Aucune caravane utopique n'a atteint son mirage. Mais sans ce mirage, aucune caravane ne se serait mise en route* » disait-il. Il n'est pas si sûr que toutes les caravanes n'aient pas atteint leur mirage. C'est ce que nous allons aborder dans un premier temps avant de présenter notre propre modèle de ville utopique et le contexte idéologique qui l'inspire.

### I. Des utopies réelles et/ou inachevées : grandeurs et limites

Les sociétés humaines ont toujours avancé des utopies comme pour préparer un avenir meilleur et s'opposer à la religion à l'instar des saint-simoniens qui considéraient que « *le paradis n'est pas dans la vie céleste, mais dans la vie sur terre* » (cité par Georges Jean, p. 79). Ainsi, « *une société sans utopie se condamne à mourir de froid* » comme l'affirme Paquot (2007, p. 15).

Nous savons, avec le recul de plusieurs siècles, que de nombreuses expériences utopiques sont plus ou moins marquées par l'absence de liberté individuelle ou par des reconfigurations dans les enjeux de pouvoir.

Deux exemples, parmi d'autres, peuvent en témoigner. Tout d'abord, le village communautaire « *New Harmony* » d'Owen, a rencontré en moins de deux années ses premières difficultés. En janvier 1826, avec un groupe d'un millier de sympathisants, R. Owen entreprend donc de rénover ce village et d'édifier de solides maisons en bois, sans cuisine puisque les repas sont pris en commun. Malgré un sol fécond, un climat relativement clément, et une économie fonctionnant plutôt bien, la communauté d'Egalité Parfaite souhaitée par Owen avance de façon chaotique. Le recrutement n'a pas été sélectif et les buts des uns et des autres ne s'harmonisent guère, d'autant que des dissensions naissent entre les leaders, ce qui provoque des scissions et des départs, qui affaiblissent l'expérimentation et découragent les bonnes volontés.

Quelques décennies plus tard, l'expérience de la communauté libertaire, la Cecilia rencontrera la même fin. C'est en 1890, après de nombreuses hésitations, que l'agronome italien Giovanni Rossi et ses adeptes partent au Brésil fonder la Cecilia. Cette communauté libertaire et anarchiste exalte l'éducation naturelle et l'amour libre. Renverser la loi et la foi, le pouvoir et

la religion au nom de la liberté et de l'anarchie, telle est la cause de la Cecilia. Les difficultés d'organisation pratique, les rivalités amoureuses, l'hostilité des Brésiliens, et surtout l'absence d'intimité – la transparence des faits et gestes étant de rigueur – rendent la vie impossible à ses membres. La communauté est dissoute quatre années plus tard.

L'absence de liberté individuelle en utopie est même dénoncé par Proudhon qui, à la suite des témoignages des Icarie<sup>1</sup>, rapportant les humiliations subies en Icarie, ajoute dans son journal *La voix du peuple*, une violente accusation contre les communautés égalitaires et fraternelles dont il dénonce la dictature politique, l'absence de libertés et le système de délation. Proudhon souhaite substituer à l'État une communauté issue de la volonté des hommes de vivre en harmonie. Proudhon était-il un précurseur de la démocratie participative ?

Ainsi, se développe tout un courant de contre-utopie qui se veut être une réaction aux rêves des réformateurs qui imposent un idéal communautaire au nom du bonheur des citoyens. Elle en expose les dangers, montrant que le bonheur collectif fait le malheur des hommes en les privant de leur liberté individuelle. Nous pouvons répondre à cette objection en indiquant que l'idéal communautaire peut être co-construit en imaginant les règles collectives de la ville de façon participative comme le présupposait Proudhon.

Avant d'imaginer une nouvelle forme d'utopie urbaine, abordons dans quel cadre théorique et idéologique celle-ci pourrait s'inscrire.

Elle pourrait s'introduire dans ce que T. Paquot nomme un troisième moment des utopies. Il se développe depuis une vingtaine d'années. Il est celui des utopies écologistes, contemporain des dégâts du progrès, de la fin d'un système géopolitique à trois composantes (le capitalisme à l'américaine, le socialisme d'État à la soviétique et le tiers-monde des non-alignés), de la révolution technologique (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication) et de la victoire de l'individu (victoire paradoxale, car c'est davantage l'individualisme qui l'emporte sur l'individualité).

## **II. Une modélisation post-moderne et décroissante**

### 1) de la nécessité de décroître

À l'origine de la décroissance se trouve une nouvelle façon de concevoir l'économie : la bioéconomie. C'est à partir des travaux de l'économiste américain d'origine roumaine Nicholas Georgescu-Roegen mort en 1994, que la théorie de la décroissance commence à se développer. Elle s'appuie donc sur cette bioéconomie qui nous dit que la particularité du processus économique est d'être régi par les lois de la thermodynamique. Notamment la loi de l'entropie, selon laquelle une ressource énergétique, une fois utilisée par les machines, est perdue. Les tenants de la décroissance se basent donc sur une évidence oubliée : la consommation de ressources limitées finira inévitablement par les épuiser complètement. L'agitation intellectuelle autour de cette vision culminera en 1972 avec la publication du mémorable rapport « halte à la croissance » des experts du club de Rome<sup>2</sup>, qui dénonce déjà l'absurdité d'un modèle économique générant une consommation sans frein d'énergie, de matériaux, de sols...

Le temps de l'abondance est à présent révolu, nous le savons. Il est donc temps de faire mieux avec moins, comme l'indique R. Lion, membre du conseil national du développement durable

<sup>1</sup> Habitants d'un autre lieu utopique fondé par le socialiste utopique E. Cabet. Voyage en Icarie (1842).

<sup>2</sup> Club d'intellectuels nés à Rome à l'initiative d'Aurélio Peccei, ancien dirigeant de Fiat.

dans une tribune du journal le Monde (7/07/06). « *Nous avons certes vécu des « moins » positifs : moins de naissances non désirées, moins de travail hebdomadaire, moins de vitesse et de morts sur les routes, moins d'alcoolisme, un peu moins de discrimination pour les femmes. Nous bénéficions de techniques qui permettent de consommer 20 fois moins d'électricité qu'en 1950 pour alimenter un même équipement, 3 fois moins d'essence aux 100 kilomètres, 10 fois moins de pollution industrielle, etc... Mais l' « âge du moins » dans lequel nous entrons à peine, va être celui de restrictions sévères ».*

Parallèlement à cette notion de décroissance, notre réflexion s'inscrit dans un courant nommé post-moderne en tant qu'il est le reflet d'une phase de doute de la modernité, d'une impossibilité de se dépasser.

## 2) Une ville postmoderne

Les Post-modernes remettent en cause les bénéfices du développement et des progrès. La façon dont ont été utilisés l'industrialisation et le progrès dans les guerres signe un arrêt de mort de la pensée consistant à mettre en valeur la modernité pour les auteurs post-modernes.

Sommes-nous à la fin de l'histoire, comme l'affirme F. Fukuyama (1992), ou sommes-nous à un tournant de notre histoire ? Plusieurs éléments pourraient nous permettre de nous orienter dans ce sens dans la mesure où 1/ les dernières grandes utopies n'ont pas trouvé de réponses satisfaisantes ; 2/ le progrès technologique n'est que souvent l'adaptation d'invention qui ont plusieurs décennies ; 3/ les dernières modes font une place assez grande aux modes passées ; enfin, 4/ le besoin de commémorer devient un besoin grandissant.

Comme l'illustre le sociologue M. Maffesoli dans son article *Sur la Post-modernité* : « *Il est certes, toujours bien délicat de « touiller » dans les marmites du futur. On peut, cependant, donner quelques indications, rassembler quelques indices, et ce afin d'indiquer des grandes tendances. D'autant, que l'on voit revenir, légèrement modifié, ce que l'on avait cru dépassé. Pour être plus précis, il ne s'agit pas là d'un « éternel retour » du même, mais, ainsi que l'indiquait en son temps le philosophe Nicolas de Cuse, d'une croissance prenant la forme de la spirale. Pour le dire plus nettement encore, si une définition provisoire de la postmodernité devait être donnée, ce pourrait être : la synergie de phénomènes archaïques et du développement technologique ».*

La question n'est pas de se positionner en opposant ferme aux progrès, elle est d'indiquer en quoi le progrès, merveilleux parfois, peut être aussi destructeur. Zygmunt Bauman (2002) l'affirme dans son ouvrage *Modernité et holocauste*, la pire démonstration du progrès s'est révélée avec la solution finale dont le « *potentiel industriel et la compétence technologique dont s'enorgueillissait notre civilisation ont escaladé de nouveaux sommets en maîtrisant avec succès une tâche d'une ampleur sans précédent ».*

Certes tout le monde peut s'accorder sur les effets bénéfiques du progrès et des nouvelles technologies qui permettent de produire le même bien ou le même service avec moins d'énergie et de ressources qu'auparavant. Toutefois, les objecteurs de croissance indiquent que ce progrès est un leurre à travers un phénomène appelé « *effet rebond* » issu des travaux de l'économiste Stanley Jevons (1865). Sa théorie consiste à montrer que l'économie réalisée en consommant un bien conduit à une plus grande utilisation de ce bien. Exemple, la consommation kilométrique d'une voiture a été divisée par deux en 30 ans, en revanche les distances annuellement parcourues ont été multipliées par 7.

« *Si l'intelligence c'est connaître en pénétrant par l'esprit et si le progrès c'est seulement aller de l'avant, alors une société réductionniste fondée sur ces deux définitions ne peut aller*

*qu'à une catastrophe écologique finale* » nous dit le Professeur de Médecine, Jean-Paul Escande (1999) dans un article portant sur environnement et santé publique.

C'est, à travers ces préceptes théoriques que nous souhaitons esquisser un nouveau modèle associant l'utopie et l'uchronie : la ville sixties.

Nous pensons que ce modèle doit associer ces deux formes de pensée. Les utopistes s'évertuent à rendre opérationnelles leurs diverses propositions d'amélioration de la société. Ce qu'ils souhaitent avant tout, c'est expérimenter en temps réel et en grandeur réelle leur utopie. Il en va différemment de l'uchronie qui change d'époque, quitte son temps, rompt avec la chronologie connue et s'aventure dans l'histoire dont elle espère réécrire des pans entiers. « *En fait, l'uchroniste imagine le déroulement de l'histoire en modifiant un événement marquant, il fait comme si tel fait ne s'était pas produit ou que tel personnage avait agi autrement* » (Paquot, 2007, p. 97).

### **III. Essai sur une nouvelle ville utopique et uchronique : la ville sixties**

Dans une tentative de syncrétisme de l'expérience des actions communautaires dans les pays anglo-saxons, des villes durables et de la philosophie utopique, nous pourrions imaginer une ville du futur qui mêlerait des modes de vie contemporains avec des éléments du passé.

La ville sixties serait une ville communautaire habitée par une population hétérogène dont le cœur qui les rassemblerait serait à la fois l'écologie et la nostalgie des mouvements des années 1960.

#### 1) Pourquoi les sixties ?

Tout d'abord parce qu'avec la commémoration de Mai 68 nous fêtons les 40 ans d'une dernière forme d'utopie, mais aussi parce que 1968 est l'année de naissance du club de Rome (cf. *supra*) qui a donné naissance à la première conférence internationale sur l'environnement en 1972 ; enfin, 1968 est l'année de la fermeture de la dernière cité utopique : le Familistère de Guise.

Plus fondamentalement, la particularité de cette époque réside en ce que l'ère de la consommation domestique prend une importance démesurée. Pour revenir à un niveau de production correspondant à une empreinte écologique inférieure ou égale à une seule planète, il faudrait revenir au niveau du Produit Intérieur Brut (PIB) de 1960 selon l'économiste S. Latouche<sup>3</sup>.

En outre, les phénomènes musicaux, notamment le rock'n'roll ont rassemblé la jeunesse sans distinction de classe, de nationalité... jusqu'à mettre côte à côte les noirs et les blancs aux Etats-Unis dans une époque qui ne s'y prêtait guère. Un début de mixité sociale semblait se profiler à travers une attraction passionnelle comme l'a conceptualisé C. Fourier.

#### 2) Un postulat de départ

L'idée d'une ville utopique et uchronique sixties partirait du postulat qu'il est nécessaire de faire vivre ensemble les humains à travers ce qui rassemble plutôt que ce qui divise. Elle reviendrait, par ailleurs, à ce fameux temps nommé par E. Morin des yé-yé (1963), caractérisé par la simplicité, l'absence de souci, face à une période où le bien-être est nettement interrogé et où les maladies corrélées aux modes de vie ne font qu'augmenter comme l'indique le

---

<sup>3</sup> Bien que son estimation diverge du Global Footprint Network (association d'utilité publique, créée en 2003) qui situe plutôt l'évènement au milieu des années 1980.

cancérologue D. Belpomme (2007). Dans une visée postmoderniste, elle permettrait à ses habitants de remonter le fil de l'histoire pour repérer ce qui a délié les Hommes au cœur de la cité, tout en vivant avec des objets contemporains basés sur le développement durable, la décroissance et la communauté. Dans la mesure où le postmodernisme, comme nous l'avons rappelé, indique que nous atteignons sans doute les limites de la modernité, se pencher à nouveau sur la certitude du passé peut nous permettre d'anticiper autrement l'incertitude de l'avenir. C'est, en quelque sorte, défaire ce qui a été fait, pour reconstruire sur de nouvelles bases. Comme le résume Nicolas Herpin (2001), directeur de recherches au CNRS « *il n'y a aucune raison de se priver de l'apport des temps reculés, là où il est utile* », d'autant que le passé est réconfortant parce qu'il a fait ses preuves. Tandis que le présent est trouble et le futur inquiétant.

Alors que les années 1960 n'ont pas montré autre chose que la nécessité pour les familles de posséder tous les appareils électroménagers possibles, la ville sixties se propose de réinterroger ces principes. En effet, faut-il une voiture particulière ou deux par famille alors que cet objet reste en moyenne à l'arrêt 92 % de son temps ? Une machine à laver, un sèche-linge, une tondeuse... sont-ils des objets nécessaires par ménage ? Pourquoi une famille de quatre personnes possède-t-elle environ 3 000 objets alors qu'elle n'en avait pas plus de 200 il y a 100 ans ? Par ailleurs, ne pourrait-on pas imaginer un renchérissement du mésusage à l'instar de ce que prône le politologue P. Ariès (2007) ? « *Pourquoi faudrait-il payer au même prix l'eau pour faire son ménage ou remplir sa piscine ?* » se demande-t-il (Politis n° 943). Questionner les fondements ontologiques du rapport à l'objet et au bien, voilà ce que pourrait être la ville de demain.

### 3) une ville participative

Si nous savons clairement, collectivement prendre la mesure des changements « en moins » comme indiqué précédemment, si nous savons piloter de manière responsable, démocratique et participative les évolutions vers de nouveaux modes de vie, tout sera différent. Nous savons bien, comme le pense l'économiste B. Guibert que le peuple ne va pas spontanément se serrer la ceinture. C'est pourquoi il faut, pour changer les habitudes de consommation, que les citoyens voient le bout de leurs actes. « *Il faut qu'il y ait implication, que les individus s'engagent eux-mêmes, ne s'en remettent pas à des mécanismes de type obéissance à un chef* » (Guibert, 2005, p. 17). C'est ce type de participation que se propose de faire la ville sixties, qui, prenant en considération les leçons des erreurs passées des cités utopiques, ne vivra pas en autarcie et sera imaginée collectivement avec une autre vision architecturale et urbanistique « *L'architecte et l'urbaniste ont trop souvent pensé au bonheur de tous, imposant à chacun des normes et des standards qui ne correspondaient à personne, sans jamais se préoccuper du sens même du mot « bonheur » et encore moins de celui du mot « utopie »* » (Paquot, 2007, p. 96).

Une ville qui vivra en interrelation avec la société dans son ensemble : « *C'est dans la diversité que se tient la garantie de l'habitabilité de notre monde* » (Paquot, 1999). Les sixtiesiens ne vivront pas dans un monde clos. En effet, la ville sixties s'oppose à l'habitat communautaire centré sur la « *gentrification* », l'entre soi basé sur l'origine, le sexe, l'âge ou même la religion comme c'est le cas de la bourgade de Maata Moulana, 3 000 habitants au cœur du désert mauritanien qui vivent de l'enseignement de l'islam... Elle se veut être la ville de la communauté territoriale assise sur les attractions passionnelles de l'écologie et des sixties, donc d'une certaine vision du passé et ce, quel que soit les origines de ses habitants. Elle ne constituera pas un ghetto non plus, laissant la possibilité à tout un chacun d'entrer et de sortir quotidiennement de ses frontières et de quitter ou s'installer durablement. La leçon

que nous devons retenir de l'expérience du village communautaire du film de N. Shyamalan : *The village* nous conduit à prendre de la distance avec une modélisation qui prétend se prémunir des dangers extérieurs. Le film retrace l'histoire d'une petite communauté villageoise isolée du XIX<sup>e</sup> siècle, vivant dans la terrifiante certitude qu'une race de créatures mythiques peuple les bois entourant le village. Cette force maléfique est si menaçante que personne n'ose s'aventurer au-delà des dernières maisons, et encore moins pénétrer dans les bois. La communauté construite sur ce mythe fabriqué de toutes pièces par un groupe d'intellectuels du village (enseignant à l'Université) vit en réalité au XXI<sup>e</sup> siècle. Un des couples fondateurs de cette communauté ayant perdu un enfant au cours des années 1970 tué par un déséquilibré, ont construit ce monde clos pensant échapper à la violence de la société extérieure. Or, le personnage de Noah épris de la jeune Ivy tentera de tuer d'un coup de couteau Lucius dont elle est amoureuse. Cet acte montre qu'il ne servirait à rien de se cloîtrer dans un monde fermé sur lui-même, notamment en matière d'environnement où, par l'interdépendance du monde, les pollutions à un endroit de la planète auront, à terme, un effet sur l'air, la terre ou l'eau à un autre. Être connecté avec l'extérieur c'est pour le sixtiesien, utiliser ses connaissances, son expérience pour enjoindre l'autre à faire des efforts pour sauvegarder notre environnement. « *Nous sommes des créatures terrestres menacées, comme les autres espèces, pas les conquérants de l'univers* » comme l'affirme le célèbre climatologue H. Le Treut (cité par Joignot, 2007). Car c'est bien l'action collective qui animera les habitants de la ville sixties. Pour répondre aux objecteurs de décroissance comme l'écologiste Cyril Di Méo (2006) qui indique que les tenants de la décroissance se centrent trop sur les actions individuelles en laissant croire aux individus qu'ils peuvent avoir prise sur la société et que « *paradoxalement, cette valorisation de l'action individuelle limite les capacités d'actions structurelles et participe à un mouvement général de dépolitisation de la société, de repli sur l'ascèse personnelle* ». Co-construire et participer aux instances de gestion de sa ville comme le défend la ville sixties indique clairement qu'elle sera le fruit d'une action collective ou ne sera pas.

#### 4) Une ville solidaire et durable

La ville sixties s'appuiera sur les « 8 R » proposés par l'économiste S. Latouche (2006) : réévaluer, reconceptualiser, restructurer, redistribuer, réduire, réutiliser, recycler et relocaliser les activités humaines, pivot de la décroissance : produire et consommer à l'échelle régionale, limiter les déplacements, rapprocher les centres de décision des habitants, etc... pourrait être au cœur de l'organisation sociale et spatiale de la ville sixties.

Cette production et consommation locale pourraient s'appuyer sur l'instauration d'une monnaie propre. Une monnaie qui ne se substituera pas à celles en vigueur dans le monde (comme quoi les utopistes sont parfois réalistes !), mais complémentaire, à l'image de l'expérimentation du Sol, véritable monnaie solidaire. Faisons une parenthèse sur cet aspect à travers l'encadré suivant :

#### Le sol ou comment revenir au fondement des échanges

Alors que la monnaie classique permet toutes sortes de placements afin d'obtenir une rentabilité pour le placeur et permet des achats en tout genre, parfois dépassant les principes de base de l'éthicité, notre monnaie Sol ne peut être placée tout en favorisant des achats limités dans une perspective solidaire ou pédagogique. En effet, si le soliste (porteur de la carte Sol) ne dépense pas ses Sol, ceux-ci seront perdus pour lui à différentes échéances. En

revanche, ils ne seront pas perdus pour tout le monde, puisqu'ils permettront d'alimenter un fonds destiné à soutenir des micro-projets. Premier exemple de solidarité.

Permettre l'achat de biens ou de services dans le secteur du commerce équitable, des produits biologiques... favorise le soutien de ces secteurs d'activités qui, bien qu'en développement, ne représentent qu'un poids relatif dans les flux commerciaux. Montrer son soutien à ceux qui défendent la juste rémunération des producteurs dans les pays pauvres et des producteurs locaux complètement dépassés par les grandes multinationales, voilà un second exemple de solidarité.

Transformer le temps de bénévolat en Sol, c'est valoriser le travail invisible au sens du PIB comme nous l'a bien montré P. Viveret (2004) dans son rapport « *les nouveaux facteurs de richesse* ». Mettre à profit ce temps dans le cadre d'un réseau d'inter échanges de services entre plusieurs associations, c'est le signe d'un troisième exemple de solidarité.

La ville sixties sera éco-construite intégralement, voire auto-éco-construite, à l'image des exemples de villages communautaires comme celui de Verfeil en Midi-Pyrénées initiée par l'économiste F. Plassard (2003) qui prône à la fois la qualité environnementale des habitations autant que la réelle mixité sociale. Le bâtiment étant de très loin le plus gros consommateur d'énergie<sup>4</sup>, la ville sixties se souciera en priorité de la qualité environnementale des habitations.

Elle sera par ailleurs auto-suffisante en matière de rejets domestiques et industriels. Dans la mesure où la recherche d'un équilibre en termes de « dépollution » à un endroit produit des déséquilibres à un autre en déplaçant la pollution, comme c'est le cas avec le traitement des eaux usées et l'épandage des boues d'épuration, la ville sixties utilisera de manière optimum les dernières technologies en la matière. Ainsi, il existe aujourd'hui de nombreuses entreprises comme au Danemark qui utilisent les détritiques des décharges urbaines comme nouvelle matière première ou comme combustible. Aujourd'hui des exemples vivants (Bimini Place au sein de Los Angeles) ou à venir (la ville de Dongtan en Chine prévue pour 2010) montrent que cette vision commence à être prise au sérieux.

La ville sixties n'est pas passéiste. Elle veut développer, comme l'écrit l'ingénieur N. Ridoux (2006), « *une simplicité volontaire qui n'a rien à voir avec une attitude puritaine, une censure de besoins légitimes, bref une vie grise, triste ou moyenâgeuse. Elle est tout au contraire, la condition d'une plus grande joie de vivre, en favorisant la convivialité, la beauté, la simplicité* ». Bien que l'écologie soit supposée hostile à l'aménagement et mue par une vision nostalgique et trahissant un refus de modernité, elle est tout le contraire. C'est également ce que pense la géographe Cyria Emelianoff (2002) qui indique que « *rester sur cette impression première serait pourtant ignorer les évolutions des problématiques écologiques, urbaines ou bien sociales qui font également évoluer aujourd'hui l'appréhension de la modernité* ».

La ville sixties pourrait constituer un bon début de réflexion des modes d'habiter de demain. Plus globalement, elle pourrait s'inscrire dans la perspective de refonder une politique de civilisation comme l'appelle de ses vœux E. Morin. « *De quel terrible prix humain, culturel, civilisationnel, allons-nous – nous et pas seulement nous, mais la plupart des pays du monde – payer la croissance de la croissance si nous n'élaborons pas au plus tôt une politique de civilisation ?* » demande-t-il (Morin, 2008, p. 69). En tous les cas, cette perspective

---

<sup>4</sup> Aujourd'hui encore les logements et les bureaux absorbent 43 % de l'énergie consommée, dont 70 % pour le chauffage devant les transports et loin devant l'industrie

échouerait, comme toute utopie, si elle nous faisait préférer les défauts de notre bonne vieille société au monde lisse et achevé qu'elle voudrait privilégier.

D'ailleurs, à suivre T. Paquot (2007, p. 108), « *L'utopie du XXI<sup>ème</sup> siècle, se souciera avant tout de l'écologie et de l'habitabilité de la demeure terrestre des hommes* ». Il est donc temps d'agir sur ces dimensions prioritaires avant qu'il ne soit trop tard.

**Axel OTHELET**  
Docteur en Sociologie  
Directeur général de l'IRTS de Franche-Comté

### Bibliographie indicative :

Ariès P., *Eloge de la gratuité*, in Politis, n° 943, 03/2007

Ariès P., *Décroissance ou barbarie*, Villeurbanne, Golias, 2005

Ariès P., *Le mésusage – essai sur l'hypercapitalisme*, Lyon, Parangon, 2007

Bauman Z., *Modernité et holocauste*, Paris, La Fabrique, 2002

Belpomme D., *Avant qu'il ne soit trop tard*, Paris, Fayard, 2007

Cabet E., *Voyage en Icarie*, Paris, Anthropos, 1970/1842

Desroche H., *Le projet coopératif : son utopie et sa pratique, ses appareils et ses réseaux, ses espérances et ses déconvenues*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1976

De la Vega X., *La décroissance en chantant*, in Sciences Humaines, n° 184, 07/2007

Di Méo C., *La face cachée de la décroissance*, Paris, L'Harmattan, 2006

Emelianoff C., *La notion de ville durable dans le contexte européen : quelques éléments de cadrage*, in les Cahiers français, n°306, 01/2002

Escande J.P., *Effets de l'environnement sur la santé publique*, in La Jaune et la Rouge, 1999

Fukuyama F., *La fin de l'histoire et le dernier homme*, Paris, Flammarion, 1992

Guibert B., Harribey J.M., *Développement durable ou décroissance sélective*, in Mouvements, n° 41, 09-10/2005

- Herpin N., *Sociologie de la consommation*, Paris, La Découverte, 2001
- Jean G., *Voyages en utopie*, Paris, Gallimard, 2005
- Jevons W-S., *The Coal Question: An Inquiry Concerning the Progress of the Nation, and the Probable Exhaustion of Our Coal-Mines*, London Macmillan and Co., 1865
- Joignot F., *Ils veulent mettre la terre sous cloche*, in Le monde 2, 10/2007
- Joignot F., *Ecologie industrielle : la nature pour patron*, in Le monde 2, 04/2008
- Latouche S., *Le pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006
- Le Chatelier L., *Sauve qui peut la ville !*, in Télérama, n° 2967, 11/2006
- Lion R., *Faire mieux avec moins*, in Le Monde, 7/07/06
- Maffesoli M., *Sur la Post modernité*, document non publié
- Morin E., "Salut les copains": II. Le "yé-yé" in Le Monde. Paris, juillet 1963
- Morin E., *Pour une politique de civilisation*, Paris, Arléa, 2008
- Paquot T., *Utopies et utopistes*, Paris, La Découverte, 2007
- Paquot T., *L'architecte, l'urbaniste et le citoyen*, in Le monde Diplomatique, 1999
- Piro P., *La décroissance, on n'y coupera pas !*, in Politis, n° 943, 03/2007
- Plassard F., *La vie rurale, enjeu écologique et de société*, Barret-sur-Méouge, Editions Yves Michel, 2003
- Ridoux N., *La décroissance pour tous*, Lyon, Parangon, 2006
- Riot-Sarcey M., *Le dictionnaire des utopies*, Paris, Larousse, 2006
- Riot-Sarcey M., *L'univers des utopies*, in Sciences Humaines, Les Grands Dossiers n°6, 03-04-05/2007
- Stébé J.M., *Le logement social en France*, Paris, PUF, 2007
- Sylvestre P., *La ville durable avance*, in Développement durable, n° 4, 01-02/2008
- Viveret P., *Reconsidérer la richesse*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2004
- Zarachowicz W., *La décroissance, nouvelle utopie*, in Télérama, n° 2981, 02/2007